

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

rfpsy@spp.asso.fr / 01 43 29 26 20
21 rue Daviel 75013 PARIS

Arguments des numéros à venir

La Revue française de psychanalyse publie cinq numéros par an. Le premier numéro fait l'objet d'un colloque chaque début d'année.

Le numéro Deauville : il s'appuie les interventions du colloque de Deauville (colloque fermé) disponibles sur demande par mail (rfpsy@spp.asso.fr).

Le numéro CPLF : seules les personnes ayant assisté au congrès peuvent proposer un texte pour publication (calibrage spécifique : 15 000 s. max.).

Argument RFP n° 3/2019

Date de remise des textes : 1^{er} janvier 2019

Calibrage : 30.000 signes

Alexithymie, pensée opératoire et l'économie de l'affect

L'article princeps de Pierre Marty et Michel de M'Uzan introduisant « la pensée opératoire » (1963) a été suivi trois à quatre ans après environ, de l'apparition d'une autre nouveauté terminologique, « l'alexithymie », sous la plume de Peter E. Sifneos (1967, 1972, 1973). Comme les deux européens, celui-ci décrivait, cliniquement, des modalités du fonctionnement psychique de patients porteurs de maladies réputées « psychosomatiques ». De façon contrastée, l'article de Sifneos est essentiellement centré sur le rapport de ces patients à leurs émotions — à l'impossibilité de trouver des mots pour en parler, d'où le terme choisi — alors que les auteurs de « la pensée opératoire » mettent en évidence la carence de la vie fantasmatique chez ces sujets, au point que le terme « affect » ne figure pas dans leur article. La question de l'affect — implicitement présente cependant — n'y est posée que de façon indirecte. Ces deux approches sont en fait complémentaires et Joyce McDougall a pu ainsi parler d'un patient comme étant « alexithymique quant à ses affects et opératoire quant à sa pensée » (McDougall, 1982).

Aussi bien pour l'alexithymie que pour la pensée opératoire — même si les descriptions princeps portaient sur des patients présentant des troubles « psychosomatiques » — la corrélation entre ces modes de fonctionnement et les phénomènes de somatisation n'est pas univoque. Marty et de M'Uzan par exemple écrivent, dès leur premier article, que « la pensée opératoire peut donc se retrouver dans des tableaux cliniques assez variés » et un auteur comme Stuart Shipko qui a repris la question de

l'alexithymie et de la somatisation écrit « qu'il n'a pas été possible d'établir un lien spécifique entre alexithymie et somatisation » (Shipko, 1982). Les questions que posent l'alexithymie et la pensée opératoire dépassent donc le champ particulier de la pathologie psychosomatique et renvoient à des modalités de traitement des affects et des émotions ; elles concernent les rapports entre psyché et soma, y compris s'il n'y a pas — ou pas encore — de somatisation au sens de la pathologie psychosomatique, ou, si l'on veut, elles interrogent l'homéostasie du fonctionnement psychosomatique. Dans la pratique de la cure, qu'il s'agisse des entretiens préliminaires ou du déroulement des séances, comment comprendre et aborder ces patients qui se présentent comme « alexithymiques » ou « opératoires », momentanément ou de façon durable, bien qu'apparemment physiquement bien portants ?

Ces modalités de fonctionnement, en particulier lorsqu'elles sont indépendantes d'une somatisation, nous invitent à nous pencher sur la saisie des affects — et sur leur économie — au cours des différents temps d'une psychanalyse. Tout affect, de la joie à l'angoisse, comporte une expression somatique plus ou moins marquée. En effet, quoi de plus psychosomatique que les larmes ? Et que « l'érythème pudique » ? Et que la gorge serrée qui accompagne la montée d'une angoisse ? Ou encore un tremblement, une pâleur qui peut échapper au sujet lui-même, une accélération du rythme cardiaque, une discrète sudation, une fugace impression de vertige... ?

Freud l'a indiqué dès le début : « Les affects au sens restreint du terme se caractérisent par un rapport tout à fait particulier aux processus corporels ; mais, en toute rigueur, tous les états psychiques, y compris ceux que nous avons l'habitude de considérer comme des “processus de pensée” sont dans une certaine mesure “affectifs”... » (Freud, 1890a, p. 7).

À l'inverse, peut-on qualifier d'affect tout éprouvé corporel ou toute émotion ? Que dire, par exemple, d'un état de terreur qui s'accompagne du déclenchement d'une diarrhée ? Peut-on considérer la douleur comme un affect ? Certaines émotions ou éprouvés corporels semblent n'avoir pas la qualité d'« affect » dans la mesure où ils ne paraissent plus reliés à une représentation ou à un jeu de représentations. Si l'on suit la formulation de Freud selon laquelle « d'une façon générale, l'affect n'apparaît que s'il se lie à une nouvelle représentation dans le système conscient, laquelle détermine son caractère qualitatif » (Freud, 1915 e), l'absence de lien entre un éprouvé corporel à une représentation exclut celui-ci du registre de l'affect.

De ce point de vue les « angoisses sans nom », les vécus de dépersonnalisation, la « crainte de l'effondrement », l'effroi, les vécus traumatiques n'entreraient pas dans le champ des affects. Pourtant des affects, liés à des représentations, ne peuvent-ils pas faire partie d'un tableau émotionnel plus large, plus intense qui les dépasse et les déborde ? Distinguer, parmi les « émotions » en général, celles qui peuvent être qualifiées comme affects, du fait de leur lien à une ou des représentations, semble utile à la compréhension psychodynamique des patients¹.

Pour Freud, affect et représentation ont partie liée ; c'est la charge d'excitation que véhicule la représentation qui donne sa force à l'affect. Si l'on suit ici encore Freud cité plus haut - « tous les processus de pensée sont dans une certaine mesure “affectifs” », il faut considérer l'intensité de cet « affectif » et sa valeur hédonique. Pour Freud « les affects (...) correspondent à des processus de

¹ Dans le courant de pensée issu des travaux de Bion la notion d'affect perd toute spécificité car elle est englobée dans la notion « d'émotion »

décharge dont les manifestations dernières sont perçues comme sensations ». Il y a ainsi une forme de plaisir dû à ces processus mesurés de « décharge », sortes de petites notes de « satisfaction », même si celle-ci est très limitée ; les mouvements des représentations qui conduisent chacune de leur charge énergétique, chacun de leur « quantum » d'affect, dans cette sorte de « processus de décharge », produit en sourdine un flux de minimes satisfactions qui concourent au « plaisir du fonctionnement mental »². Il serait donc légitime de parler d'un plaisir de l'affect³. À l'inverse, la pensée opératoire telle qu'elle a été décrite par Marty et de M'Uzan est une pensée sans plaisir du fait de sa répudiation de l'affect.

Quels sont donc le destin et l'économie des affects, dans le déroulement de la cure en particulier ? La direction indiquée par Freud, vers un plaisir par très petites quantités est apparemment leur sort le plus favorable ; on pourrait rapprocher celui-ci du plaisir trouvé à la tendresse, où l'inhibition de but s'accompagne d'une dissipation heureuse de l'excitation. En revanche, l'arrêt de l'expression d'un affect entraînerait quant à lui un déplaisir, et de façon connexe la montée du niveau de l'excitation libre, à moins que celle-ci ne se lie à d'autres représentations et ne trouve ainsi une voie de substitution à son expression, d'où naîtra un certain plaisir.

Parmi les représentations, il faut avoir présent à l'esprit que toutes ne sont pas des images au sens visuel, les mots sont des représentations sonores, les phrases musicales le sont autant — et combien porteuses d'affect ! Et il est aussi des représentations motrices, faites de gestes, et d'autres tactiles, souvenirs de contacts significatifs, de caresses précieuses... toutes porteuses de leur quantum d'affect. Et les représentations gustatives ? De quelle eucharistie une petite madeleine trempée dans du tilleul n'est-elle pas capable ? Et il n'est pas de représentation isolée : le grain de l'une sollicite toute la grappe. Comme nous l'avons évoqué plus haut, le plaisir du fonctionnement mental, celui du jeu des représentations les unes par rapport aux autres n'est plaisir que du fait des charges affectives qu'elles font circuler, et de cette capacité de décharge ébauchée, porteuse de plaisir, que possède l'affect. Une sorte de flux d'un plaisir discret irrigue ainsi le corps entier, contre-partie corporelle du plaisir au fonctionnement psychique. Peut-on concevoir une fonction « trophique » de la vie affective, dont la suspension faciliterait ou induirait la somatisation ? Le dysfonctionnement de ce système, ou sa rupture, prive le psychisme de son moyen le plus élaboré, le système représentationnel est comme vidé de sa valeur fonctionnelle et le montant d'excitation libre s'accroît d'autant⁴. La surcharge d'excitation impose le recours à des modes de traitement globaux, ceux de la répression, lesquels remplacent la distillation élective par des modalités de dissipation qui peuvent être massifs.

Alexithymie et pensée opératoire seraient deux modes de réponse du psychisme à une désunion du fonctionnement affectif ; l'incapacité à nommer les affects est un phénomène clinique dont on peut se demander s'il ne correspond pas à différentes situations psychiques. On pourrait évoquer, sur le modèle de la psychophobie au sens de Jean-Luc Donnet, une phobie de l'affect. Seront évités non seulement toute image mais tout mot, susceptibles de porter une charge qui déclencherait un affect, anticipé comme envahissant, débordant. On ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu. L'alexithymie serait alors faite non d'une incapacité mais d'un évitement plus ou moins énergique. Lorsqu'il s'agit apparemment d'une inaptitude, celle de ces improbables sujets qui « semblent se conduire comme des aveugles-nés de l'inconscient⁵ », elle serait liée à une radicalisation de ce système d'évitement, les représentations de mots risquant d'appeler à elles des représentations dont la trop

2 La notion a été introduite par Evelyne et Jean Kestemberg.

3 La notion de perversion affective, telle que l'a introduite Christian David, à travers le processus d'auto-affectation, constituerait alors une forme d'autoérotisme.

4 Ne serait-ce pas une définition possible de la « démentalisation » ?

5 Marty et de M'Uzan tempèrent immédiatement leur formule : « Il va sans dire qu'une pareille hypothèse ne tient pas devant la clinique... »

grande charge d'excitation désorganiserait le moi, ou seraient capables de susciter des images disposant d'un potentiel traumatique redouté. La phobie des affects pourrait être ainsi mise en rapport avec une « crainte de l'effondrement » au sens de Winnicott. Pourrait-on parler dans d'autres cas d'un processus de « désaffectivation », sorte de diminution excessive de la charge libidinale des représentations qui ne seraient plus que des images grises ? La question renvoie à la notion de refoulement et à celle de répression. C'est théoriquement la représentation qui est refoulée, il ne reste plus alors de la charge affective « qu'une possibilité d'amorce » dit Freud ; le reste de la charge affective peut établir « une connexion avec une représentation autre, qui convient mais n'est pas inconciliable » (Freud, 1894a) — sort qui peut être heureux —, mais bien souvent peut venir surcharger le psychisme d'une énergie non liée qui se manifeste sous forme d'angoisse. Celle-ci sera plus ou moins intense allant de l'angoisse de castration à la dépersonnalisation. C'est à la répression⁶ qu'il faut alors faire appel. Celle-ci utilise souvent des investissements moteurs — les procédés auto-calmants de Smadja et Szvec par exemple — corporels, sensoriels : boulimie, restriction alimentaire, surstimulations diverses, scarifications, brûlures, usage de toxiques... Mais elle utilise aussi les registres relationnels et comportementaux, l'externalisation du conflit et la pathologie du caractère qui va avec, l'hyperactivité...

Ces moyens de fortune que l'on rattache à la répression pourraient-ils maintenir pendant un temps un équilibre psychosomatique dont la rupture ouvrirait la voie à la somatisation ?

La pensée opératoire ne serait-elle pas une forme de répression, ou de désaffectivation ? Une façon de défaire le rapport affect représentation, celle-ci serait réduite à son contour tandis que sa charge affective serait ramenée au minimum par un surinvestissement/contre-investissement du factuel ? Peut-on penser que ce fonctionnement opératoire mis en place pour lutter contre une désorganisation pourrait avoir un certain succès, au moins pendant un temps ? L'apparition d'une somatisation pourrait-elle alors être envisagée comme le débordement du fragile équilibre économique assuré par le recours à la pensée opératoire ? Les psychosomaticiens de l'École de Paris nous ont mis en garde contre ce qui risquerait de soulever un orage émotionnel chez les patients porteurs de somatoses, mais nous ont parallèlement montré la nécessité de « ranimer le préconscient », c'est-à-dire de soutenir un retour fonctionnel du couple affect représentation. Ces préceptes ne sont-ils pas applicables aux patients alexithymiques et opératoires « ordinaires » qui ne présentent pas de pathologie somatique patente ?

Paul Denis

199 Bd Saint-Germain

75007 Paris

paul.denis54@orange.fr

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

Freud S. (1890a), Traitement psychique (traitement d'âme), *Résultats, idées, problèmes*, t. 1, Paris, Puf, 1984.

Freud S. (1894a), Les psychonévroses de défense, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Puf, 1973.

⁶ Catherine Parat définissait la répression comme la rupture du lien entre affect et représentation. Cette rupture, la défaite du refoulement, est pour nous un temps qui rend la répression nécessaire. Lorsqu'un ensemble affect-représentation mobilise une trop grande masse d'énergie, la dissociation affect représentation qui est opérée libère une énergie flottante qui devra être « réprimée ».

Freud S. (1915e), L'inconscient, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.

Marty P. et De M'Uzan M., La « pensée opératoire », *Revue française de psychanalyse*, t. XXVII, 1963, Numéro spécial Congrès, p. 345-356.

McDougall J., Corps et langage. Du langage du soma aux paroles de l'esprit, *Revue française de psychosomatique*, 1992, n°2.

Shipko S., « Alexithymia and somatization », *Psychother. Psychosom.* 37, 193-201, (1982).

Sifneos, P.E. : Clinical observations on some patients suffering from a variety of psychosomatic diseases ; (Acta Med. Psychosom.) in Antonelli, Proc. 7th Eur. Conf ; Psychosom. Res., Rome 1967, pp. 1-10

Sifneos, P. E. (1972): Short-Term Psychotherapy and Emotional Crisis. Cambridge: Harvard Univ. Press;

Sifneos, P.E. (1973) The prevalence of 'alexithymic' characteristics in psychosomatic patients. In Psychotherapy and Psychosomatics, 22, pp. 255-262.

Argument RFP n° 4/2019

Date limite de remise des textes : 1^{er} avril 2019

Calibrage : 30.000 signes

Infini et illimité

Argument – Infini et illimité
Antoine NASTASI – Hélène SUAREZ LABAT

..., dans cet air éternellement sombre, ...

Ceux-ci n'ont pas d'espoir de mort

et leur vie aveugle est si basse ...

(Dante, L'enfer, chant III, 29 ; 46 ; 47)

La notion d'infini évoque la catastrophe, l'éternité, l'espace. N'est-ce pas l'appréhension de l'infini qui définit une partie de notre être au monde ? Si le moi et l'objet connaissent un temps premier d'indistinction dont le « sentiment océanique » serait l'un des héritiers, ne seraient-ils pas alors imprégnés d'infini ? Comment préciser le rôle de l'infini dans l'équilibre entre construction et destruction ?

Quelles sont les zones de voisinage entre l'infini et l'indéfini et quels liens entretiennent-ils, l'un comme l'autre, avec la possibilité de la limite ? Mais le fini, son avènement, peuvent-ils jamais être acceptables ?

L'illimité porte-t-il en lui la contestation de toute limite, sa négation ? N'infiltré-t-il pas la dynamique des foules, l'idéal, le narcissisme ? Quels sont les destins de la rencontre transférentielle quand elle est prise dans les rets de l'illimité ? Mais aussi quels sont les liens de l'illimité avec l'indifférenciation ? La balance limité-illimité ne pourrait-elle pas être la base d'une description des différentes modalités transférentielles et, plus largement, d'une conception de la nosologie dans laquelle les manifestations psychotiques auraient leur place dans la psychopathologie de la vie quotidienne ? Le délire n'est-il pas une radicalisation du fantasme ? Mais ne cherche-t-il pas la limite en tentant de s'enraciner dans la réalité, de donner une cohérence, même folle, à l'illimité ?

Psyché est étendue (Freud, 1938), mais est-elle infinie ?

S'il est acceptable de concevoir l'infini de l'univers, il est sans doute toujours scandaleux de penser l'étendue infinie de l'âme, du monde psychique. La conviction de vivre des moments où le cosmos se meut, où il amorce un mouvement en concordance exacte avec ce qui bouge dans l'étendue intérieure, ressortit du fantasme ou du délire et est attestée par les mythes. *Je m'éblouis d'infini* écrit Giuseppe Ungaretti (Ungaretti, 1973, p.80) dans ce poème à l'unique vers. Les difficultés à concevoir un espace limité pourraient être à l'origine des visions illimitées du monde. « ... la limite ouvre violemment sur l'illimité, se trouve emportée soudain par le contenu qu'elle rejette, et accomplit par cette plénitude étrangère qui l'envahit jusqu'au cœur. » (Michel Foucault, 1994, p.17) L'avènement du fini est inacceptable, l'appel à l'infini est alors une solution pour repousser sans cesse les limites. L'infini serait-il la limite du fini ?

La démesure d'éros, sans aucun doute honteuse et fascinante, son caractère indomptable, sa capacité à dépasser toute limite, jusques aux confins de la perversion, continue à être l'objet de tentatives de réduction.

En outre, l'introduction par Freud de la réalité même de l'inconscient donne à l'âme une extension telle qu'elle tend vers l'infini. N'est-ce pas cette ouverture vers l'immense ou vers les

abysses que l'inconscient confère à la psyché qui le rend -l'inconscient- encore et toujours, inacceptable ?

Et aussi, l'illimité de la poussée psychotique, sa négation des contingences dont le paradigme est la catastrophe comme représentation des origines ; représentation des origines qui est aussi une alliance avec le néant.

LA NON LIMITE, L'ATTRACTION DU TOUT

L'éros est sans fin et le caractère scandaleux de la psychanalyse tient sans doute aussi bien à l'accent porté sur la sexualité qu'à son caractère illimité. Aussi bien à l'œuvre dans la psychologie des foules ou l'idéal, que dans l'idéalisation amoureuse, il devient sans bornes : « l'abandon du moi à l'objet...ne se distingue plus en rien de l'abandon sublime à une idée abstraite... » (Freud, 1921, p. 102). L'idéal grandiose triomphe comme c'est le cas dans la manie où le moi et l'idéal du moi se réunissent. « La foule donne à l'individu l'impression d'une puissance illimitée...Elle prend momentanément la place de l'ensemble de la société humaine... » (Freud, 1921, p. 161). En poursuivant cette remarque on forme l'hypothèse non seulement que l'idéal du moi représenté par le chef ou l'idéal partagé se substitue à l'idéal du moi individuel mais aussi qu'il devient un prolongement illimité, embrassant tout. « Ce moi nous apparaît autonome, unitaire, bien démarqué de tout le reste. Que cette apparence soit un leurre, qu'au contraire le moi se continue vers l'intérieur, sans frontière tranchée, dans un être animique inconscient que nous qualifions de ça, auquel il sert en quelque sorte de façade... » (Freud, 1995 p. 7.) mais aussi : « Notre actuel sentiment du moi n'est donc qu'un reste ratatiné d'un sentiment beaucoup plus largement embrassant, et même...embrassant tout... » (Freud, 1930, p. 9). Cette dernière description semble avoir été écrite par Freud pour montrer comment le moi porte en lui les germes d'un illimité qui ne se cantonne assurément pas à la psychose. Le caractère animique du moi lui permet d'englober tout

le cosmos qui n'est alors qu'une de ses extensions. Et il précise « ...le rôle du sentiment océanique qui pourrait en quelque sorte aspirer à la réinstauration du narcissisme illimité... » (Freud, 1930, p. 14). Les « temps originaires oubliés. » (Freud, 1937, p. 281), à la manière du délire, reliaient le cosmos, l'humanité entière et le moi, créant ainsi une entité illimitée que nous pourrions appeler le « ça/monde » et dont l'ordre divin pourrait être pétri.

LA NÉGATION, L'INFINI ET L'INDÉFINI

Les transformations du moi sont potentiellement infinies. Les renoncements successifs aux objets sexuels auxquels, secondairement, le moi s'identifie, n'ont pas de fin. Les changements du moi se substituent aux choix d'objets érotiques, encore et encore. Cette opération est une souplesse du moi, une souplesse non limitée. La libido concentrée sur l'objet devient une libido narcissique « ...c'est à dire une sorte de sublimation... » (Freud, 1923, p. 199). Mais surtout, « ...il peut en résulter une sorte de dissociation du moi... » (Freud, 1923, p. 199). Nous en inférons que les transformations du moi peuvent aller jusqu'au chaos et laisser entrevoir l'indéfini. La construction du moi par transformations successives lui font courir le risque de son unité dont Freud, et c'est une constante dans son œuvre, affirmera toujours l'incertitude.

Dans « La Négation », et il le précisera dans « Constructions dans l'analyse », il situe la négation à la limite, « ...à l'extrémité sensorielle de l'appareil animique, au niveau de la perception des sens » (Freud, 1925, p. 138) entre dedans et dehors. Et il précise : « L'affirmation -comme substitut de l'unification- appartient à l'Eros, la négation-successeur de l'expulsion-appartient à la pulsion de destruction. Le plaisir généralisé de la négation, le négativisme de tant de psychotiques doit vraisemblablement être compris comme un indice de démixtion des pulsions par retrait des composantes libidinales. » (Freud, 1925, p. 138/139). Je pencherais volontiers pour l'idée que la négation, quand un moment psychotique est à l'œuvre, est une négation de la limite dedans/dehors

précisément, et une tentative pour trouver une voie de retour à la fusion moi/monde des premiers temps du sujet et/ou de l'aube de l'humanité.

L'étendue n'est pas illimitée mais elle entretient une relation très proche avec l'illimité. L'étendue n'a pas de limite claire, repérable, perceptible, mais elle ouvre toujours d'autres horizons. Un déroulement illimité n'est pas une étendue. L'étendue est densité, sentiment d'existence (Freud, 1925). L'illimité, c'est la tentative d'effacement de l'altérité et d'effacement de la bordure.

L'ILLIMITÉ, LA FORME ET L'INDÉFINI

L'illimité et l'indistinct ne sont-ils pas poreux l'un à l'autre ? Mais une part d'indistinction ne nourrit-elle pas toute identification qui, pensée comme telle, ne serait pas seulement une précision des contours mais porterait aussi en elle un renoncement toujours impossible à l'illimité, une plaie toujours prête à revenir au vif ? L'infini quant à lui n'est pas seulement caractérisé par la non finitude car il supporte en lui, à la manière de la ligne d'horizon reportée toujours plus loin, la présence de bords inatteignables. La tangibilité de ces bords est incertaine mais ils confèrent une tendance, une disposition à l'étendue ; ce qui n'est pas le cas de l'illimité. A sa manière, le monde psychique est une étendue infinie mais elle accepte en elle des bordures et des limites. Ajoutons que la matière par trop définie se présente elle aussi comme un risque. L'excès de limite, et surtout l'absence d'au-delà de la limite, induisent un grave défaut de perspective. Le sujet se trouve alors en danger de limitation, en perte d'étendue. « Si tu traces une route, attention, tu auras du mal à revenir à l'étendue. » (Michaux, 1978, p. 13).

Qu'est-ce que la forme du flou ? C'est une question qui fait écho à celle de la forme du néant. Le néant n'a pas de forme ; et pourtant ce sont les bordures, le voisinage du néant qu'on aperçoit. Le néant n'est pas métaphorisé en lui-même, c'est la juxtaposition des bords et du rien qui fait

percevoir ce qui n'a pas de forme. C'est comme la netteté qui n'est perceptible qu'en fonction du flou. Tel patient disait, au sortir de la douleur psychotique, que c'était comme « la mise au point » de l'objectif de l'appareil photographique. Cet équilibre montre bien l'affinité du net et du flou. Sortir de la douleur psychotique ne revient pas à abandonner le fonctionnement psychotique, mais à acquérir la capacité de juxtaposer les bords et le rien. Ce n'est pas de névrosation dont il s'agit mais d'une possible distinction en même temps que d'hybridation entre, d'une part, ce qui a une forme suffisamment définie et donc partiellement limitée et, d'autre part, ce qui n'a pas assez de forme et relève de l'illimité et de l'indistinct.

LE TISSAGE DE L'INFINI OU LA TYRANNIE DE L'ILLIMITÉ

Le tissage de l'infini serait son incorporation dans les mailles du moi/corps pour créer une continuité poreuse, une continuité qui intègrerait la fragmentation. L'instauration d'une continuité/discontinuité contiendrait l'infini sans chercher à l'effacer. Le délire lui-même serait une digue qui, bien que pétrie d'illimité, protégerait contre la dilution dans l'absence de limites.

« En sortant de l'espace, j'entre dans le jardin en friche des grandeurs et j'arrache la permanence trompeuse, la belle assurance des causes. Infini, je lis seul ton manuel, sans personne, l'herbier sauvage et nu, le recueil de problèmes des géantes racines. » (Mandelstam, 1975, p.169)

Un système serait cohérent seulement s'il arrive à intégrer en lui les deux versants de la limite, à savoir le limité et l'illimité, et donc, une acceptation suffisante des origines hybridée à une épopée grandiose qui ne cède pas complètement la place. Ce que le roman familial semble réussir en donnant une version acceptable du mythe individuel du héros. Le roman familial pourrait ainsi se présenter comme un paradigme du « tissage de l'infini » ; aussi bien de l'infini des origines. L'essentiel cependant demeure l'avènement des contours de l'objet formant alors un maillage, un

appui contre la tendance à la fuite dans l'illimité. C'est là sans doute l'origine de la sensation de densité.

Infinité, proche de la dilution, pourtant espoir d'un horizon dont la ligne sans cesse se dérobe. Espoir d'un contour, d'un accueil dans un monde limité, rien n'est à la mesure de cette attente déçue, et cependant terreur de cette envahissante rencontre avec la limite. L'infini et l'horizon sont pourtant si proches, et le passage de l'un à l'autre est énigmatique. L'horizon sans cesse recule mais il est espoir, attente d'une étendue. Cette dernière, comme le corps et le moi, n'est sans doute pas circonscrite mais elle existe. Alors que l'autre versant, le côté illimité, est un malentendu. Il est sans arrêt, sans répit, le moi/corps oscille entre l'involution, la compression et l'extension illimitée. La limite est bord et donne consistance. La matière là s'agrège, s'assemble ; mais en la limite même, il se loge une contestation, une horreur de ce bornage. L'illimité ne trouve pas le repos, il en résulte une oscillation entre deux extrêmes, soit le danger de la limitation, du défini, de la perte d'étendue, soit la tyrannie de l'illimité et du délitement dans l'infini. La tyrannie de l'illimité accélère et attaque le temps, empêche le repos de la rencontre. L'autre y est attendu intensément mais disqualifié par avance.

L'EXPÉRIENCE DÉLIRANTE

Les sentiments de densité interne et d'étendue du monde sont liés. Le délire donne un sentiment de densité mais le patient ne peut pas se pencher sur le gouffre. L'expérience délirante est un point concentré de chaos au-dessus du vide sur lequel le délire tente de jeter des ponts. Le délire est le contraire d'une étendue potentiellement ouverte à la création et dans laquelle le vide prend une place de substrat ; mais le délire confère une densité cependant. Bordures, densité du monde et densité de soi se construisent en même temps. L'angoisse confère une densité au prix d'une grande souffrance, voire au prix d'une construction à prétention éternelle. L'éternité présente divers

versants, par exemple la tendance à briser le temps en tentant de le réduire à l'instantané et non pas l'absence de la dimension temporelle comme on a voulu le penser ; et aussi l'immutabilité pour l'éternité, la prétention d'arrêter le mouvement. Ou encore le maintien à tout prix d'une part démesurée d'indifférenciation qui devient alors la matrice fragile de la construction de cette éternité sans mouvements. La fusion et/ou la confusion sont alors comme des équivalents de figuration de l'éternité par attaque du temps. Figuration et non représentation car il semble qu'il s'agisse de contours diffus, d'une forme ressentie comme l'est la base corporelle du délire (Nastasi, 2016). L'absence, la négation de la différence, comprise comme une composante de la négation (Freud, 1925), si présente dans la psychose, est une tentative d'unification cosmique. Ces tentatives délirantes d'unification sont autant de recherches de la continuité du cosmos.

LA PULSION VERS L'INFINI

Si la pulsion ne rencontre pas un objet adéquat, c'est à dire si l'objet n'a pas la capacité d'accueillir la poussée pulsionnelle, alors il n'y a pas assez de limite dans le monde. La pulsion, à la recherche de cette limite, court vers l'infini et le moi peut se perdre dans le grandiose. Créer une limite revient à créer l'objet et, dans le même mouvement, créer le moi pour lui donner un contour que l'objet ne semble pas pouvoir refléter. Mais aussi inventer la tangibilité du cosmos et de l'origine. Le délire est là, qui crée une cohérence pour faire face à ce défaut de butée. Pouvoir être cru, rencontrer un objet qui a foi et fait foi, participe à la construction d'une butée et partant éloigne l'illimité. Etre cru, c'est pouvoir croire et, dans l'enchevêtrement transférentiel, il y va de l'attestation d'existence – et a contrario d'un possible déni d'existence- si les éléments délirants peuvent être entendus comme parcelles de ce qui fait vérité pour le patient. Un peu de foi non seulement en l'objet du transfert mais aussi de la part de ce dernier atteste de l'existence du moi et donc de ses limites. C'est alors comme si le moi était contenu dans l'infini.

La poussée vers l'infini, si elle renonce partiellement à l'illimité, si elle ouvre une étendue, peut être proche de la capacité créative, créer et croire sont si proches et surtout, créer permet de croire. Mandelstam dans « Entretien sur Dante écrit : « ...parce que là où se décèle une commune mesure entre la chose et sa narration, les draps ne sont pas froissés, la poésie, pour ainsi dire, n'y a pas couché. » (Mandelstam, 2012, p.16). Se défaire du récit est sans doute la marque de la création et il arrive que, dans le creuset de la rencontre transférentielle, le récit délirant soit subverti et entre dans la création. C'est la capacité de déprise dans cette rencontre là qui permettra quelquefois de sortir un peu de l'hyper logique qui sous tend l'apparence absurde de la construction délirante.

La maîtrise par le sujet lui-même de ses origines, et c'est une marque de la psychose, peut aller jusqu'à des scénarios d'auto engendrement. Sortir de l'illimité, accepter l'émergence de contours dans l'infini revient à renoncer à la version unique des origines qu'est la catastrophe originaire. La clinique insiste, la catastrophe originaire se présente soit comme un délire construit soit comme une inclusion délirante silencieuse qui contient des versions délirantes du roman familial, de la scène primitive et de l'origine de l'humanité. En sortir ouvre la possibilité de se laisser porter par les origines. Ne pas pouvoir se laisser porter par les origines, tenter de les maîtriser, condamne à ne pas accueillir les limites.

Sortir de l'indéfini et conserver une part d'infini pour aller vers un horizon serait comme une naissance de la différence entre indéfini et infini. Cette opération pourrait avoir valeur de construction en ce qu'elle ouvre des lignes de perspective toujours plus lointaines.

Peut-on espérer faire un pas de plus, une alliance entre indéfini et infini ? Ainsi l'esquisse se présente-t-elle comme un trait qui accepte l'indéfini et cependant crée une ouverture vers l'infini.

Antoine Nastasi

64 rue Blanche 75009 Paris

BIBLIOGRAPHIE

- Dante, L'enfer, trad. franç. Par Jacqueline Risset, Paris, Flammarion, 1985.
- Foucault M., Préface à *la transgression*, Paris, Gallimard 1994.
- Freud S., (1921) *Psychologie collective et analyse du moi* in Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1979.
- Freud S., (1923) *Le moi et le ça* in Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1979.
- Freud S., (1925) *La négation* in Résultats Idées Problèmes II, Paris, PUF, 1985.
- Freud S., (1930) *Le malaise dans le culture*, Paris, PUF, 1995.
- Freud S. (1937) *Construction dans l'analyse* in Résultats Idées Problèmes II, Paris, PUF, 1985, p. 281.
- Freud S. (1938) *Résultats, idées, problèmes* in Résultats, idées, problèmes II, Paris, PUF, 1985.
- Leopardi G., Chants, trad. franç. par Michel Orsel, Paris, Flammarion 2005.
- Mandelstam O., trad. franç. par François Kérel, *Huitains* in Tristia et autres poèmes Paris Gallimard 1975.
- Mandelstam O., Entretien sur Dante, La dogana, Chêne-Bourg, 2012.
- Michaux H., *Poteaux d'angle*, Fata morgana, 1978.
- Nastasi A., Les racines corporelles du délire, *Revue Française de Psychosomatique*, n°50, 2016, pp151-168.
- Ungaretti G. (1969), *Vita d'un uomo*, Milano, Mondadori ; trad. franç. par Philippe Jaccottet, *vie d'un homme*, Paris, Gallimard, 1969.

Argument RFP n° 1/2020

Date limite de remise des textes :1^{er} septembre 2019

Calibrage : 30.000 signes
Résumé : 1.000 signes

L'enfant modèle

Argument – L'enfant modèle
Pascale NAVARRI – Hélène SUAREZ LABAT

Siggi, un enfant en or

L'enfant modèle... C'est la première fois qu'un numéro de la RFP est entièrement consacré à ce thème. En effet, il nous a paru nécessaire de le mettre au travail, à un moment où le modèle de la psychanalyse est de nouveau relancé dans ses contradictions, remis en cause dans les institutions soignantes, qu'elles s'occupent des traitements d'enfants, d'adolescents ou d'adultes.

L'enfant modèle, dans le langage courant, évoque le monde de la Comtesse de Ségur où les petites filles comme Camille sont « bonnes, gentilles, aimables » entièrement soumises aux injonctions éducatives des adultes pour lesquels elles sont un constant « faire-valoir ». La jeune Sophie, animée par la curiosité infantile, cède à ses pulsions « sadiques », échappe à cette forme de dressage. Elle se révèle enfant modèle de la première topique, polymorphiquement perverse, pétrie d'agressivité, de sauvagerie, menteuse, voleuse, elle rejoint la deuxième topique lorsque la détresse s'abat sur la petite fille de 4 ans, la répétition traumatique de la séparation et de la perte de l'objet s'ajoutent à cette complexité qui illustrent les différents chemins empruntés par le sexuel infantile (André, 2018).

QUEL SERAIT LE PRIX A PAYER POUR ETRE UN ENFANT MODELE ?

Pierre Bourdier (1972) s'intéresse justement à l'hypermaturation des enfants de parents malades mentaux, contraints dans leur développement de s'accrocher à la réalité objective que leurs parents ont perdu de vue. Michel Fain (1974) met en avant l'impératif de prématuration qui déclenche la mise en jeu de défenses précoces pour mettre à l'écart les sources d'excitations non métabolisables, venant autant d'un environnement inadéquat que des exigences de la pulsionnalité non contenues par l'objet. Michel Ody (2013) signale le développement cognitif prématuré des enfants précoces pour éteindre une pulsionnalité qui réveille chez la mère des mouvements incestueux intolérables...

L'enfant modèle, dans un autre sens, c'est celui qu'a construit la psychanalyse... Il y a quarante ans, en 1979, dans la Nouvelle Revue de Psychanalyse, André Green faisait part de ses interrogations, de ses craintes concernant l'évolution de la psychanalyse contemporaine, des voisinages incertains de celle-ci. Les multiplicités du modèle de l'enfant dans la psychanalyse faisaient dire à A. Green : que faire de l'enfant que Freud a mis dans les bras des psychanalystes ?

L'enfant comme modèle épistémologique de la psychanalyse est-il à différencier des autres modèles, de l'enfant de l'observation, du développement ? De l'enfant modèle imaginaire ? voire de l'enfant neuronal ? L'enfant « hyper »... actif, l'enfant « dys » ne sont-ils pas aussi confrontés à tous ces modèles plus ou moins implicites...

Faut-il que les psychanalystes d'enfants, sollicités de plus en plus pour la relance de la croissance psychique de l'enfant modèle aux prises avec l'assignation à l'hyper adaptation, puissent conserver la liberté de penser, d'écouter en séance la métapsychologie des processus ? L'enfant comme modèle de la psychanalyse exige-t-il un retour à son épistémologie, qu'il s'agit de clarifier, de réaffirmer, de réinitialiser dans sa cohérence, à un moment de l'histoire où les mots anciens peuvent trouver des sens nouveaux ? (Kahn, 2018).

On trouve dès les *Trois Essais* (1905) la critique de Freud concernant la négligence de l'infantile au profit de la préhistoire des ancêtres, de l'hérédité dominante à l'époque. Freud doit à Hans (5 ans) d'avoir pu construire les mécanismes de défenses de la phobie (1909), structure dont on retrouvera plus tard les principaux éléments à travers les développements qu'en fera Lacan (1957). C'est en interrogeant l'enfance de Léonard (1910) qu'il fera apparaître la constitution des sublimations et c'est en regardant son petit-fils Ernst qu'il découvre la portée du jeu de la bobine (1920). Si l'on met en perspective les récentes découvertes sur la génétique et l'épigénétique, le débat est sensiblement relancé sur ces relations tumultueuses entre hérédité et sexualité infantile... Avec la récente (début du XXI^e siècle) possibilité d'éditer le génome, et l'épigénèse qui met elle aussi de mieux en mieux en lumière le rôle de l'environnement dans l'expression des gènes; l'idée de l'enfant « parfait » débarrassé dès avant sa naissance des maladies héréditaires conduirait-elle à choisir les critères du bébé modèle ? La place et la fonction de l'objet dans la construction psychique pourraient-elle relancer les mouvements d'emprise ? (Denis, 1992).

Or c'est bien la psychanalyse de l'enfant qui a contribué à révéler les nombreuses mises en liens, du corps à la pensée, ce qui a permis chez l'adulte, dans l'analyse de l'après-coup, de qualifier

la nature de l'inscription de ces mouvements primitifs entravant la construction des triangulations œdipiennes.

L'enfant comme modèle de la psychanalyse n'est pas tout à fait le même selon les courants psychanalytiques, du fait de l'évolution et l'approfondissement de la pensée psychanalytique au fil des décennies. Citons les principaux, anna-freudien, ferenczien, kleinien, winnicottien, malherien, lacanien, bionien, tustinien, chacun de ces courants construit en filigrane son enfant modèle et ses techniques du maniement du transfert. L'hétérogénéité du modèle demeure d'actualité... Est-ce que le sexuel infantile, ses intrications et ses désintrications (Ribas, 2017) constitueraient une invariance qui pourrait tenir lieu de terre natale ?

Retrouver ces différences, comme ces similitudes permet de relancer les éclaircissements, applications et orientations (Freud, 1932) concernant la psychanalyse d'aujourd'hui. Parmi ces différences, on peut retenir des modes singuliers de traitements du transfert et particulièrement du transfert négatif (Green, 1990), du traitement du trop d'excitation menant aux pertes des limites (Mises, 1980), sources potentielles de désorganisations psychiques, somatiques, entravant les processus de pensée (Fain, Kreisler, Soulé, Szwec). Les difficultés à entrer en latence, (Denis, 2011 ; Guignard, 2010), à organiser le refoulement, affectent l'économie de l'enfant, et de sa famille qui cherche de plus en plus rapidement des diagnostics modèles. Serait-ce sous l'effet d'une « culture de l'accélération » caractéristique de l'expérience actuelle de la modernité ? (Rosa, 2013).

Les changements technologiques ont toujours amené des transformations psychiques. Comment le modèle de l'enfant en psychanalyse peut-il contribuer davantage à penser cette accélération des modes d'investissements de la vitesse du traitement des sensations et des affects, en mal de représentations du tiers ? Les voies d'expressions privilégiées sont souvent l'attaque du corps propre ou celui de l'autre, particulièrement à l'adolescence où les remises en question du moi et ses identifications sont si sensibles, la recherche d'instances autoritaires serait-elle une parade aux processus de changement pas suffisamment intériorisés ? (Lagache, Diatkine, Cahn, Cialvaldini) À l'inverse, l'injonction à être un enfant modèle dans l'emprise d'un environnement totalitaire incarne l'avenir, le culte de l'idéologie dominante. Faut-il pour survivre que l'enfant modèle se dédouble, se dissocie ?

Un enfant modèle oublié est celui de la psychose infantile, perdu dans les méandres des nouvelles classifications, on le rencontrera rarement. Souvent confondu avec l'enfant autiste ou gravement dysharmonique, comment la psychanalyse peut-elle contribuer à réfléchir à ces

mutations cliniques ou nosographiques ? Est-ce que l'approfondissement des mécanismes de l'introjection du sadisme primaire ou de leurs non intégrations pourrait être source de nouvelles lectures ? Tout comme Melanie Klein pour le jeune Dick avait douté du diagnostic de démence précoce, ce qui l'a orientée sur le chemin des dépressions de l'enfance, des états maniaco-dépressifs.

Un des courants de la psychanalyse française a été incarné à divers titres par Serge Lebovici. En collaboration avec René Diatkine (1954), il a exploré les fantasmes originaires chez l'enfant, confirmé leur vivacité profonde, aussi bien chez l'enfant que chez l'adulte, organisateurs de l'économie psychique. Les fantasmes originaires gardent-ils leur invariance malgré les nouvelles parentalités ?

Un air de liberté pour l'enfant modèle de la psychanalyse fut apporté par Winnicott dans l'analyse de la découverte d'une troisième aire, celle du jeu, de la nature de ses projections, de l'investissement de l'intermédiaire, du transitionnel comme espace de création, potentiellement à l'abri des incursions de l'environnement. C'est aussi en interprétant le jeu et ses distorsions que Winnicott reconnaît chez l'enfant, mais aussi chez l'adulte déjà étudié par Helene Deutsch (1934) l'enfant modèle qui cache à travers une parfaite soumission des clivages profonds de l'intégration du self. Le faux self est un masque qui permet de survivre au désespoir, de réprimer des affects qui ne sont pas en mesure de se lier aux représentations. Quels regards novateurs sur le jeu et ses distorsions pourraient apporter les psychanalystes d'enfants à propos de la compréhension des difficultés à organiser le jeu et ses vérités ? Les jeunes générations d'analystes d'enfants, d'adolescents, d'adultes seront-elles conduites à puiser dans les archives du mouvement psychanalytique pour se saisir des enjeux du passé au service des enjeux actuels et de leur avenir ? Continuer le chemin de la connaissance de l'enfant modèle de la psychanalyse (Soulé, Lebovici) devrait-il s'articuler entre la rencontre psychanalytique avec l'enfant, ses espaces de jeux et la rencontre chez l'adulte des traces de l'infantile, redécouvertes dans l'ombre de l'amnésie infantile et du transfert ? Comme le rappelait J.-B. Pontalis en 1979, *l'écart fait jeu* : il y a souvent un couloir entre la chambre des parents et la chambre des enfants, les enfants adorent jouer dans les espaces intermédiaires, mais pas tous... Ou bien ils l'ont oublié lorsqu'ils sont devenus grands...

Pascale Navarri
5 rue Marius Jauffret
13008 Marseille
p.navarri@wanadoo.fr

Hélène Suarez Labat
6 rue Leibnitz
75018 Paris
suarezlabath@hotmail.com

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- André J., « L'enfant de la psychanalyse », *Annuel de l'APF* 2018/1 (Annuel 2018), p. 11-12 DOI 10.3917/APF181.0011
- Bourdier P., L'hypermaturation des enfants de parents malades mentaux : problèmes cliniques et théoriques, *Revue française de psychanalyse*, t. XXXVI, n° 1, 1972.
- Cahn R., *L'Adolescent dans la psychanalyse*, Paris, Puf, 2002.
- Ciavaldini A., L'agir : un affect inachevé, in *L'Affect*, Paris, Puf, « Monographie de psychanalyse », 2005.
- Denis P., *De L'âge bête, la période de latence*, Paris, Puf, 2011.
- Deutsch H., Un type de pseudo-activité (« Comme si »), *Les « comme si » et autres textes (1933-1970)*, Paris, Éditions du Seuil.
- Diatkine R., L'enfant dans l'adulte ou l'éternelle capacité de rêverie, *Revue française de psychanalyse*, t. LIII, n° 3, 1994, p. 641-648.
- Freud S. (1905 d), *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, trad. fr. P. Koepfel, Paris, Gallimard, 1987 ; *OCF.P*, VI, 2006 ; *GW*, V.
- Freud S. (1909 b), Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (le petit Hans), *Cinq Psychanalyses*, trad. fr. M. Bonaparte, R. M. Loewenstein, Paris, Puf, 1977 ; *OCF.P*, IX ; *GW*, VII.
- Freud S. (1910 c), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, trad. fr. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, Paris, Gallimard, 1987 ; *OCF.P*, X, 1993 ; *GW*, VIII.
- Freud S. (1920 g), Au-delà du principe de plaisir, *Essais de psychanalyse*, trad. fr. J. Laplanche, J.-B. Pontalis, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque », 1982 ; *OCF.P*, XV, 1996 ; *GW*, XIII.
- Freud S. (1932) *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. fr. Rose-Marie Zeitlin, Paris, Folio Essais, 1989.
- Green A., L'enfant modèle, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 19, Paris, Gallimard, 1979.
- Khan L., *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*, Paris, Puf, 2018.
- Kreisler L., Soulé M., Fain M., *L'enfant et son corps*, Paris, Puf, 1974.
- Lacan J., La relation d'objet et les structures freudiennes, *Bulletin de psychologie*, transcription par J.-B. Pontalis, 1957.

Lebovici S., Diatkine R., Étude des fantasmes chez l'enfant, *Revue française de psychanalyse*, t. XVIII, n° 1, 1954, p. 108-159.

Ody M., *Le Psychanalyste et l'Enfant, de la consultation à la cure psychanalytique*, Paris, In Press, 2013.

Pontalis J.-B., La chambre des enfants, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 19, Paris, Gallimard, 1979.

Ribas D., *Les Déliaisons dangereuses*, Paris, Puf, 2017.

Rosa H., *Accélération, une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2013.

Rostopchine S. Comtesse de Ségur., *Les Malheurs de Sophie*, Paris, Hachette, « La bibliothèque rose », 1858.

Szwec G., Les procédés autocalmants par la recherche répétitive de l'excitation, *Revue française de psychosomatique*, n° 4, Paris, Puf, 1993.

Thorez P., *Les Enfants modèles*, Paris, Lieu commun, 1982.

Winnicott D.W., *Jeu et Réalité*, Paris, Puf, 1971.

Argument RFP n° 2/2020

Date limite de remise des textes : 1er novembre 2019

Calibrage : 30.000 signes

Résumé : 1.000 signes

« Deux »

Argument – Deux

Aline COHEN DE LARA – Jean-François GOUIN

Qui a deux femmes perd son âme
Qui a deux maisons perd sa raison

Éric Rohmer, *Les Nuits de la pleine lune*

De l'alignement « deux par deux » au « deux et deux font quatre », en passant par les dichotomies universelles (le bien et le mal, la thèse et l'antithèse), le « deux » peut susciter des représentations variées. Il s'affirmerait pour certains comme facteur d'ordre et d'harmonie, pour d'autres comme facteur de conflit, et renvoie tout autant à l'analogie qu'à l'antinomie, à la complémentarité ou à l'opposition. Loin d'être une notion psychanalytique, la référence au

« deux » imprègne la théorie comme la pratique clinique et ce de multiples façons. Si la représentation du couple émerge souvent en premier lieu, la question de sa composition reste ouverte.

Dès 1895, dans « L'Esquisse », Freud fait se rencontrer un nourrisson en état de désaide (*hilflosigkeit*) et un être secourable, le « *nebenmensch* ». Érigé parfois en modèle de relation duelle, voire fusionnelle, le couple « être en détresse – être secourable » revêt souvent les apparences du mythe de l'unité perdue et rassurante, déniait castration et séparation. Il faudrait le reconstituer sans cesse afin de retrouver symétrie et équilibre. Cette symétrie désirée au sein du couple fait, à travers le temps, les beaux jours des poèmes et des chansons d'amour, glorifiant la nostalgie des jours heureux et qu'on voudrait éternels.

L'objet primaire, s'il partage le plaisir avec l'enfant, apporte aussi l'altérité que lui confère sa sexualité d'adulte, et donc des possibilités conflictuelles. La mère serait ainsi pour Freud « la première séductrice », introduisant à travers les soins précoces des signifiants « énigmatiques », sources externes de la pulsion (Laplanche) et du même coup la possibilité d'un autre, d'un tiers.

Relation nécessairement asymétrique, c'est dans sa fonction d'« autre » irrémédiable et la reconnaissance de sa propre vie psychique que le *nebenmensch* s'inscrit comme facteur de croissance pour l'enfant. La complexité des relations, dans ce « deux » primordial, ne préfigure-t-elle pas ce que sera la « scène primitive » comme modèle organisateur de la vie psychique ? La scène « originaire », à savoir le fantasme de relations sexuelles entre les parents, est citée comme principal fantasme originaire, et depuis « L'homme aux loups » (Freud 1915), a tendance à en être le prototype.

Nous sommes nés de « deux », et d'un « deux » hétérosexuel, jusqu'à nouvel ordre. Ce sont les particularités de la dépendance primitive, après un long travail de complexification et de métabolisation, qui permettront de pointer les connexions avec la scène primitive. Ces particularités, dans leur version négative, seraient en partie à l'origine de dépendances aliénantes, d'indépendances forcées, d'impossibilités de vivre à deux et même parfois, comme l'âne de Buridan, d'impossibilités de choisir entre deux.

La notion de « réciproque », plutôt que celle de « symétrie » s'affirmerait pour marquer la différence nécessaire, entre les protagonistes. Jean-Luc Donnet (2005) propose la forme « on parle d'un enfant », pour que l'exclusion impliquée par la sexualité parentale soit supportable. Mais, afin que l'organisation de la scène primitive prenne une forme suffisamment transitionnelle, il faudrait que la relation première à l'objet ait pu s'organiser dans ce que René Roussillon (2004) revisite après d'autres et propose de réunir sous la forme « d'homosexualité primaire en double ». Celle-ci impliquerait la rencontre et la construction avec un objet double de soi, à la fois semblable et autre. Semblable pour se vouloir éprouver les mêmes états d'être, autre pour se présenter comme miroir d'ajustement.

Cet autre, semblable et différent, n'est pas sans évoquer la figure de l'ami. Ce qui peut apparaître enviable harmonie s'enrichit d'inadaptations, d'oppositions et de désaccords. L'emblématique « parce que c'était lui, parce que c'était moi » (Montaigne, 1553) pour aboutir à la rédaction des *Essais*, dut passer au moulin de l'humilité et de la confrontation. « Loin que l'amitié de La Boétie ait été un accident de la vie, il faudrait dire que Montaigne et l'auteur des *Essais* sont nés de cette amitié et qu'en somme, pour lui, exister c'est exister sous le regard de son ami » (Merleau Ponty, 1960). Aussi idyllique fût-elle, cette relation dans laquelle les âmes « ne retrouvent plus la couture qui les a jointes » ne se déroula pas cependant sans quelques fils de discorde pour « froter et limer sa cervelle à celle d'autrui » (*Les Essais*).

Et au sein du couple Freud-Fliess, contemporain de l'écriture de « L'Esquisse » et donc de la notion de *nebenmensch*, ne voit-on pas un Freud modeste et humble se présenter à son ami en

« personnage en quête d'auteur... » (Pirandello). Fliess fut-il le *nebenmensch* « soutenant l'avancée de l'œuvre freudienne » (Schneider, 2011), jusqu'à ce que querelles et dissensions aboutissent à une séparation créative ? Si l'enfant cherche un auteur de lui-même, ordinairement auprès de ses parents, cette place glisse après coup sur l'ami privilégié. Par la suite, un lieu insularisé se crée, au sein duquel les deux amis s'entendent pour considérer les autres comme « étrangers ». Ce phénomène ne se développe-t-il pas chez les enfants et adolescents en quête de « meilleur copain » ou de « meilleure copine » ? Peut-on dire que Freud joue le couple contre le groupe (Dorra, 1994) ? Et cette île tranquille, abri solide contre les tempêtes, n'annonce-t-elle pas le cabinet de l'analyste et l'attention « flottante » qui s'y installe ?

Derrière la figure de l'ami, se profile aussi celle du double, « cet étranger vêtu de noir qui me ressemblait comme un frère » (Musset). Âme, ombre, diable, reflet, gémellité, délire du double, autant de spectres à travers lesquels l'homme essaierait de conjurer la menace que représente sa destruction inéluctable. Après Otto Rank (1914), Freud reprend et approfondit le thème dans « L'inquiétante étrangeté » (1919). Il y montre son rôle médiateur entre angoisse d'anéantissement et angoisse de castration, entre narcissisme primaire et stades évolutifs du moi. La figuration du double serait un vestige du narcissisme initial, et pour certains « un témoin des potentialités du moi face aux effets destructurants de la pulsion de mort » (Couvreur, 1997).

Bion repère dans « Le jumeau imaginaire » des parties du moi détachées par clivage et réinventées par le sujet, et de M'Uzan, avec le « jumeau paraphrénique », fait l'hypothèse d'un temps antérieur à la rencontre du nourrisson avec le monde extérieur, celui de la séparation du sujet avec lui-même. Dans les quelques pages de « L'inquiétante étrangeté » consacrées au double, sont abordés les principaux concepts auxquels renvoie la thématique : narcissisme, relation primaire à la mère, homosexualité, compulsion de répétition et lutte contre l'angoisse d'anéantissement. La figure du double est un mode de dégagement privilégié de l'identification primaire, entre la présence de la mère et son absence, celle-ci organisant chez l'enfant « la censure de l'amante » et pour elle-même l'oscillation entre « le bébé de jour et le bébé de nuit » (Braunschweig et Fain, 1971). Elle intéresse en premier lieu le psychanalyste en tant qu'activité de représentation, de mise en place du spéculaire et de facteur de stabilisation de l'identité dans certaines analyses « aux limites de l'analysable », ou dans certaines cures d'adolescents. César et Sara Botella (2001), montrent l'analyste au travail, dans une position dite « en double », qui prend pleinement en compte l'impensable et appelle sa capacité de régression formelle jusqu'à un mode de pensée hallucinatoire, analogue au rêve mais dans le temps même de la séance.

Emprunte d'une séduction réciproque, la relation à deux est pour certains référée à une bisexualité « qui donne à chacun son semblable du sexe refoulé » (Fédida, 2004). Pourtant, il semble qu'il ne suffise pas de voir la différence (différence des sexes et des générations), il faudrait aussi l'entendre. N'est-ce pas parce que Narcisse, fasciné par son reflet, n'entendait plus Écho qu'il plongea dans le néant de l'onde ? Introduisant la dissymétrie dans la relation analytique, Freud va donner à l'écoute le pouvoir d'entendre « l'inouï » en se démarquant du visible via le dispositif divan-fauteuil. Cette disposition, marque de la différence, se révélait susceptible d'accueillir les illusions, sans être captive de leur séduction.

Être « deux », être « à deux » se révèle ainsi d'une grande complexité, en témoigne le nombre croissant de personnes qui ne parviennent pas à vivre à deux, qui le souhaiteraient pourtant et multiplient les essais infructueux. L'être « deux », comme le mariage, semble être pour le meilleur et pour le pire. Il réunit deux entités, deux personnalités, parfois deux cultures, deux langues, exposant les protagonistes à en construire dans le meilleur des cas une infinie richesse et dans le pire une désolation. Confronté à une réalité contemporaine, (mariage pour tous, couples recomposés, PMA, mais aussi migrants, jetés dans la contrainte d'élaborer une double

appartenance géographique...), l'être « deux » nous impose une réflexion, laquelle englobe de multiples domaines et en particulier les modalités de la cure analytique.

Tout au long de son œuvre, Freud a maintenu une position dualiste, affirmant la nécessité d'une tension entre deux pôles, d'un balancement entre deux. Emprunté à la physique, il utilise le terme de polarités, qui s'illustrent à travers des couples d'opposés (sadisme-masochisme, exhibitionisme-voyeurisme, actif-passif, masculin-féminin, plaisir-déplaisir, principe de plaisir-principe de réalité...) constituant l'ossature mobile de la théorie psychanalytique. Tous ces couples, s'ils peuvent renvoyer à l'opposition moi/non-moi, ne s'y réduisent pas. Sur le plan pulsionnel, la première théorie met en jeu l'opposition entre pulsions du moi (autoconservation) et pulsions sexuelles, tandis que la seconde distingue pulsion de vie et pulsion de mort. Sur le plan des instances, si à la première topique formalisée en 1900 (ICS, PCS, CS) succède en 1920 la seconde (ça, moi, surmoi), Freud pour autant ne renonce jamais à aucune des deux. Quant aux représentations spatiales de l'appareil psychique, elles sont toujours composées de trois instances, une tiercéité nécessaire pour rendre compte de la complexité d'un fonctionnement qui ouvre au monde et ne peut se contenter d'un dualisme.

Si un plus un font deux dans certaines conditions mathématiques, il n'est pas certain qu'il en aille de même en psychanalyse. C'est de cette complexité dont nous souhaitons débattre dans ce numéro de notre revue.

Aline Cohen de Lara
30 Rue des cinq diamants
75013 Paris
aline.cohendelara@orange.fr

Jean-François Guoin
80 Quai Jacques Bourgoin
91100 Corbeil-Essonnes
gouinjf73@orange.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

- Bion W.R., « Le jumeau imaginaire », *Réflexion faite*, Paris, Puf, « Bibliothèque de psychanalyse », 2002 [1967].
- Botella C. et S., *La Figurabilité psychique*, Paris. Éditions In Press, « Explorations psychanalytiques », 2007.
- Braunschweig D., Fain M., *La Nuit et le Jour. Essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 1975.
- Donnet J-L., *La Situation analysante*, Paris, Puf, « Le fil rouge », 2005.
- Couvreur C., *Le Double*. Avant-propos, Paris, Puf, « Monographies de la Revue Française de Psychanalyse », 1998.
- Dorra M., *Le Masque et le Rêve*, Paris, Flammarion, 1994.
- Fédida P., D'une essentielle dissymétrie dans la psychanalyse, *Bisexualité et Différence des sexes*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1973.
- Freud S. (1950 c (1895)) Esquisse d'une psychologie scientifique, *La Naissance de la psychanalyse*, tr. fr. Anne Berman, Paris, Puf, [1956] 2002.
- Freud S. ([1914, [1918 b)], À partir de l'histoire d'une névrose infantile, *OCF.P*, XIII, 2005, p. 2-119.

Freud S. (1919 *h*) L'inquiétant, *OCF-P*, XV, 2002, p. 147-188.

Merleau-Ponty M., *Signes*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 2001 [1960].

Montaigne M. de, *Essais*, Livre 1, chap. 28, Paris, Gallimard 2007 [1553].

Musset A. de, La nuit de décembre, *Les Nuits*, Paris, Le livre qui parle, 2007 [1835-1837].

Rank O., Don Juan et le Double, *Études psychanalytiques*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1973 [1914].

Roussillon R., La dépendance primitive et l'homosexualité primaire « en double », *Revue française de psychanalyse*, t. LXVIII, n° 2, Mai 2004.

Schneider M., *La Détresse aux sources de l'éthique*, Paris, Seuil, 2011.

Argument RFP n° 3/2020

Date limite de remise des textes : 1^{er} janvier 2020

Calibrage : 30.000 signes

Résumé : 1.000 signes

« Analyse terminable ? »

Argument – Analyse terminable ?

Paul DENIS

Certes toute cure psychanalytique se termine un jour, que ce soit, au pire, par une rupture ou le départ — voire la disparition — de l'un ou l'autre des deux protagonistes de l'aventure. Mais le plus souvent un certain état du patient et une certaine façon de penser de l'analyste conduisent ceux-ci à décider de la fin des séances. Pourtant toutes ces analyses ne se sont pas « terminées » en ce sens qu'une fin naturelle, aboutissement d'un processus fécond, ne semble pas s'être développée. Une telle fin ne préjuge pas cependant de la poursuite d'une évolution autonome qui peut aboutir à une « terminaison » en après coup... Beaucoup d'analyses seraient ainsi terminables bien qu'interminées, et on peut se demander si le but essentiel du déroulement d'une cure n'est pas précisément de rendre celle-ci « terminable » fût-ce *a posteriori*.

Mais quels sont les éléments qui peuvent laisser penser qu'une analyse est ou sera « terminable » ? On peut envisager évidemment des éléments « positifs » ; par exemple le développement des associations libres, l'accueil fait aux interprétations de l'analyste et le sort processuel qui leur est donné par le patient ; en particulier l'analyse du transfert négatif. Mais on en arrive vite à un inventaire qui recense plus des buts souhaitables, idéaux, ou des « critères » de

fin d'analyse. Pour Freud : « Au lieu de rechercher comment se produit la guérison par l'analyse [...] il faudrait poser [à l'analyste] la question ainsi : quels sont les obstacles qui s'opposent à la guérison par la psychanalyse » (Freud 1937c). Le caractère terminable d'une analyse serait alors lié à la levée des principaux obstacles à son développement. Mais lorsque Freud met en avant l'idée que la « force pulsionnelle constitutionnelle et la modification défavorable du moi, acquise dans la lutte défensive, au sens d'une dislocation et d'une restriction, sont des facteurs défavorables à l'action de l'analyse et qui peuvent prolonger sa durée dans une impossible conclusion » (Freud, *ibid.*), on est gagné par le pessimisme car dislocation et restriction du moi semblent des éléments *a priori* peu malléables ; l'analyse des résistances, leur variété et leurs résurgences sous différentes formes, offre des perspectives plus optimistes puisqu'il est des résistances analysables...

Mais il est clair que pour qu'une analyse soit terminable il faut qu'elle ait commencé. Jean-Luc Donnet a bien montré la disjonction radicale entre le début manifeste de la succession des séances et le début du processus analytique qui peut précéder de beaucoup le contact avec le divan ou apparaître alors que le protocole de l'analyse est déjà installé (Donnet, 1998). C'est évidemment le début processuel qui compte et peut annoncer une fin possible, début processuel qu'il faut servir, mais il est des attitudes contre-transférentielles qui sont de nature à en stériliser les promesses. À l'inverse, selon le mot de Michel Neyraud, il peut y avoir des analyses interminables d'emblée (cité par Donnet, *op. cit.*).

Une autre voie est de se pencher sur la forme qu'a pu prendre le processus analytique et à chercher à en apprécier le potentiel évolutif en faveur d'une fin « naturelle ». Freud, qui a cependant avancé la grossesse comme métaphore du processus analytique, se montre, dans « Analyse avec fin et analyse sans fin », quelque peu sceptique quant au développement d'une telle issue : « [...] demandons-nous en effet s'il y a vraiment pour l'analyse un terme naturel et s'il nous est possible de la mener jusqu'à ce terme » (Freud, *op. cit.*). Jean-Luc Donnet, caricaturant la position du Freud de 1937, l'exprime ainsi : « La psychanalyse, ça marche, ça peut finir, et ça finit quand ça finit » (Donnet, *op. cit.*). Certes Freud cite Ferenczi mais en disant qu'il s'agit là de « rassurantes paroles » : « L'analyse n'est pas un processus sans fin ; grâce aux connaissances et à la patience de l'analyste, elle doit pouvoir être amenée à son terme naturel. » Ferenczi ajoute que ce succès dépend de la conscience que l'analyste doit avoir « de ses propres égarements et de ses propres erreurs » et qu'il puisse dominer « les points faibles de sa personnalité ». Il est tentant de suivre ce point de vue mais surtout de l'étendre de façon générale au rôle du contre-transfert : il n'y aurait pas alors d'autre limite au développement d'une analyse, vers sa fin « naturelle », que le contre-transfert de l'analyste.

C'est le contre-transfert qui pourrait induire des modalités relationnelles et transférentielles dont le potentiel évolutif serait faible. Il ne s'agit pas tant ici « d'égarements ou d'erreurs » ni de « points faibles de la personnalité », que de l'installation silencieuse, torpide, de modalités transféro-contre-transférentielles qui fixent le mouvement ou ne lui laissent qu'un champ d'expression borné ; elles peuvent être confortables aux deux protagonistes de la cure, mais limitent le polymorphisme du transfert et son mouvement. Une certaine dimension relationnelle peut prendre le pas sur un transfert évolutif analysable.

C'est en somme aussi à la *morphologie* de la relation transféro-contre-transférentielle qu'il faudrait s'intéresser. L'analyste peut être comme pris au piège d'un investissement particulier de la part de son patient, investissement qui obère celui du monde interne et dont la valeur transférentielle est comme submergée par l'excès. Ainsi Christian David évoque une ébauche de perversion affective dans le transfert chez un patient qui s'est mis à surinvestir affectivement ses séances « au point de déclarer qu'il n'a jamais ressenti autant d'intensité de vie intérieure et de plaisir qu'avec moi et dans ce cadre qu'il aime » (David, 1999).

À l'inverse le même auteur note la possibilité de mouvements où une différenciation s'opère : « mouvement évolutif qui reproduit, dans le transfert [...] la genèse de l'investissement positif de l'altérité d'un objet significatif. [...] Moment décisif où la perception "favorable" de l'identité de l'autre confirme et précise les contours de l'identité propre... » (David, *ibid.*). Moments où se dégagent l'une de l'autre la personne de l'analyste et l'analyste objet du transfert. De tels moments — reconnaître que l'analyste n'est « ni père ni bandit mais un médecin à Passy » (Queneau, 1937) — peuvent laisser présager d'une fin « naturelle » à l'analyse.

Paul Denis
199 Bd Saint-Germain
75007 Paris
paul.denis54@orange.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- David Ch., Le travail de l'affect, contribution permanente à la mentalisation. Remarques autour de la perversion affective, *Revue française de psychanalyse*, t. LXIII, n° 1, 1999, p. 13-23.
- Donnet J.-L., Analyse avec début et analyse sans début, *Revue française de psychanalyse*, t. LXII, n° 1, 1998.
- Freud S. (1937 c), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, *Résultats, Idées, Problèmes*, II, trad. fr. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, Paris, Puf, 1985 ; *GW*, XVI.
- Queneau R., Chêne et chien ?, in *Chêne et chien ? suivi de Petite cosmogonie portative et de Le Chant du styrène*, Paris, Gallimard, 1969 [1937].